

même. Un dimanche, dit-il, que j'étais dans mon banc, assistant comme les autres à la grand'messe, voilà que j'entends un bruissement au-dessus de ma tête. Je lève les yeux et j'aperçois un ange, les yeux menaçants, et fondant sur moi une épée à la main. J'ai bien pensé que c'était un avertissement, comme le fait qui m'est arrivé un jour que je revenais de Montréal pendant le choléra de 1832. Un peu avant d'arriver chez moi, j'étais descendu de ma voiture pour faire une prière au pied de la croix érigée sur le bord du chemin. Pendant que j'étais à genoux, j'entendis des soupirs et les bras de la croix craquer comme si quelqu'un y avait été cloué. Cette fois, je fus si épouvanté que je crus mourir. Je parvins à remonter dans ma voiture tant bien que mal, et j'arrivai à la maison sans connaissance. Cette brebis égarée, que ni les anges ni Notre-Seigneur n'avaient pu gagner, comme elle le disait, la sainte Vierge la ramena au bercail, dans une circonstance que les paroissiens de Notre-Dame ne doivent pas encore avoir oubliée.

C'était le dernier dimanche d'octobre 1858. On installait ce jour là, pour perpétuer le souvenir d'une retraite de trois semaines, qui venait d'être prêchée par les RR. PP. Oblats, un riche *ex-voto*, la statue de la sainte Vierge telle qu'elle apparut à saint Jean l'Apocalypse. Mgr Prince présidait la cérémonie et prononça un sermon qui produisit le plus religieux enthousiasme. Rien n'avait été épargné pour rendre aussi solennelle que possible cette fête que les fidèles assimilaient à un jour du ciel sur la terre. L'assistance fut tellement impressionnée par tout ce qu'elle vit et entendit ce soir là, qu'un grand nombre de fidèles ne se décidèrent à quitter l'enceinte sacrée qu'au son de l'Angelus et en versant des larmes. Il leur semblait qu'ils sortaient du ciel pour rentrer dans le monde. Celui que les anges et Notre-Seigneur n'avaient pu gagner, était présent lui aussi; et qui sait si la miséricorde infinie de Dieu n'avait pas ménagé cette imposante cérémonie pour le faire revenir de son aveuglement! Le P. Resther venait à peine de rentrer au presbytère, qu'on vint le demander pour une personne qui l'attendait à la sacristie. Il y court et voit son malheureux paroissien se jeter à ses pieds, en disant, d'une voix entrecoupée par les sanglots: Ah! Monsieur le curé, ce que ni les anges ni Notre-Seigneur n'ont pu gagner, la sainte Vierge vient de l'obtenir. Vite, confessez-moi, pour l'amour du Bon Dieu. Le lendemain il communiait avec l'expression d'un chrétien qui goûte son Rédempteur, et mena ensuite la vie d'un saint pendant les quelques années qu'il vécut. Le même jour, le P. Resther quittait Notre-Dame du Saint-Rosaire pour Saint-Athanase d'Iberville. La sainte Vierge, sans doute, en lui accordant la conversion de ce grand pécheur, avait voulu lui donner un commencement de récompense pour avoir tant propagé son culte à Notre-Dame.

Le P. Resther a été curé de Saint-Athanase à deux reprises: une première fois de 1858 à 1860, et une seconde fois, de 1862 à 1866. L'esprit de la population laissait beaucoup à désirer lorsqu'il fut appelé à la desserte de ce poste. Non seulement les affaires politiques et locales avaient engendré la division, mais même une haine invétérée. On en était rendu à ne pas se visiter à l'article de la mort. Le P. Resther eût donc recours aux remèdes qui lui avaient si bien réussi à Saint-Grégoire de Monnoir; et lorsqu'il revint dans cette paroisse après un séjour de deux ans à l'évêché de Saint-Hyacinthe, il trouva l'église complètement parachevée, et les divisions à peu près effacées. Au moins, presque tout le monde se saluait et se parlait.

L'événement capital de son dernier passage à Saint-Athanase, fut la fonda-